



Audioguide Sur les pas d'Adán BuenosAyres



INTRODUCTION- LE DÉBUT DU CIRCUIT

Notre Promenade Débute au n° 280 de la Rue Tres Arroyos
Nous vous invitons à une balade dans l'espace de l'écrivain
Leopoldo Marechal et son roman *Adán Buenosayres*.

C'est un écrit imposant et un des chef-d'œuvres de la littérature
argentine, inspirée par à la fois par l'*Odyssée* et la *Divine Comédie*.
Marechal en disait :

*Pour écrire mon Adán Buenosayres, je suis resté dans les canons
de la poésie. Très tôt, et en me basant sur La Poétique d'Aristote,
il m'a semblé que tous les genres littéraires étaient et devraient
être poétiques, aussi bien l'épique, le dramatique ou le lyrique. (...)
Il m'est apparu que le roman, un genre relativement moderne, ne
pouvait être autre que le succédané légitime de l'épopée antique.
C'est dans cette intention que j'ai écrit Adán Buenosayres et je l'ai
adapté aux normes qu'Aristote a données au genre épique.*

Mais *Adán Buenosayres* est située non loin d'ici, dans cette Buenos
Aires qui est encore reconnaissable, après plus de cent ans.
Nous vous proposons de découvrir le quartier d'Adán
Buenosayres... et de réaliser en même temps un voyage dans le
temps.

Nous remontons dans le temps jusqu'à la première moitié du
XXe siècle, pour nous placer au cœur d'une terre d'immigrants :
Espagnols, Italiens, Juifs, Turcs, Syriens et Libanais... Nous sommes
dans une ville prospère et industrielle, mais aussi de culture, de
littérature et de musique. Buenos Aires était à cette époque ouverte
sur le monde et donnait de l'espoir et du travail à chacun.

Pour être plus précis, nous voici à Villa Crespo, l'un des "100
quartiers de Buenos Aires", comme le chante le tango. Il s'agit
d'un quartier central de la ville, qui jouxte celui de Caballito et qui



était regroupé autour de la Fábrica Nacional de Calzado (l'Usine Nationale de la Chaussure) et d'une tannerie.

Le cuir, abondant dans le pays du bétail, a marqué profondément l'histoire du quartier.

Regardons autour de nous : et faisons quelques pas pour apprendre à connaître les maisons, les rues et les gens de Villa Crespo. Au cours de notre visite, nous suivrons le personnage principal du roman Adán Buenosayres lors de son éveil métaphysique, dans une pension de famille au N° 303 de la rue Monte Egmont.

Aujourd'hui, Monte Egmont a changé de nom et s'appelle Tres Arroyos, mais l'esprit d'Adán reste intact.

Le voyage géographique du protagoniste à travers la cartographie de Buenos Aires correspond à son voyage intérieur, ses affects, l'exploration de son identité et son éveil métaphysique.

Les dates parlent d'elles-mêmes : notre personnage commence son pèlerinage un 28 avril, le jeudi de la Semaine Sainte, vers l'an 1920.

Qui est Adán Buenosayres ?

Suivant l'adage : "tu peins ton village et tu peins le monde", Leopoldo Marechal a donné à son personnage un nom qui place le local dans le global.

"Adam" nous ramène à l'origine de l'humanité : nous pouvons tous être Adam. Et "Buenosayres" évoque ce qui est proche et tangible dans notre idiosyncrasie de Buenos Aires.

Nous allons pouvoir commencer maintenant notre visite au N° 280 de la rue Tres Arroyos -ou plutôt Monte Egmont. C'est là que Leopoldo Marechal a vécu, entre 1910 et 1934. C'est à cette adresse que se trouve une plaque avec un code QR que nous pouvons scanner avec nos téléphones portables pour en savoir plus sur l'histoire du quartier et de ses personnages les plus illustres.

Ainsi, main dans la main avec Leopoldo Marechal, nous entamons la première de nos neuf stations autour du monde d'Adam Buenosayres et sa galerie de personnages.

Notre promenade dans le Buenos Aires d'antan sera accompagnée par le souvenir de Xul Solar, de Jacobo Fijman, de Norah Lange et de Jorge Luis Borges. Ce sont quelques-uns des poètes, des conteurs et des artistes qui apparaissent dans l'œuvre de Marechal, sous d'autres noms.

Eux aussi donnent vie, à travers les pages du roman, à cette ville qui était une promesse de prospérité pour les hommes et les femmes du monde entier.

En route !

PREMIÈRE STATION - LE CARREFOUR D'ADÁN

Tres Arroyos et Olaya

Le numéro 280 de Tres Arroyos est l'adresse de la maison où vivait Leopoldo Marechal. Depuis là nous apercevons le carrefour de Tres Arroyos et Olaya, la première étape de notre circuit.

C'est exactement l'adresse de la pension où vit Adán Buenosayres (Monte Egmont 303) qui n'existe plus aujourd'hui sur les cartes de Buenos Aires.

Nous ne savons pas si elle a jamais existé : mais la maison de notre personnage se trouve ici.

Quelqu'un balaie le trottoir. C'est la jeune Irma qui, au début du roman, entonne quelques vers du tango *El Pañuelito* de Juan de Dios Filiberto. La voix est aussi belle que sa propriétaire et Adán pense : "Irma était un cri nu tout entier, mais un cri de dix-huit ans".

La ville se réveille en même temps qu'Adán, et sa description prend le ton majestueux d'une épopée grecque antique :

Des trains, faisant orchestre, entrait dans la ville, en partaient vers les contrées boisées du nord, les vignobles de l'ouest, les géorgiques du centre, les pastorales du sud. D'Avellaneda la manufacturière à Belgrano, une ceinture de cheminées entourait la métropole, leurs fumées griffonnaient dans le ciel viril des faubourgs de valeureuses sentences de Rivadavia ou de Sarmiento. (...) Ici, les banquiers de la rue Reconquista lançaient la roue folle de la Fortune ; là, des ingénieurs graves comme la Géométrie méditaient les nouveaux ponts et chemins du monde. Buenos Aires en marche riait : Industrie et Commerce lui tenaient la main.

Dans sa chambre de la pension de famille, Adán tripote une pipe, l'allume et ses rêves partent en fumée. Les souvenirs tourbillonnent dans son sillage : la campagne de Maipú, dans la province de Buenos Aires ; le visage du directeur de l'école où il enseigne comme professeur ; le visage de sa bien-aimée, Solveig Amundsen, dans une grande maison du quartier de Saavedra ; une photo du Christ héritée de sa grand-mère :

Adán examina encore la grenade et la rose, les pipes fraternelles, les livres sur leurs étagères. Son regard s'arrêta sur le Christ de Lezo, crucifié entre soleil et lune, estampe familiale amenée de Pampelune par sa grand-mère Úrsula et dont lui, l'aîné de ses petits-fils, avait hérité.

À son réveil, en plein milieu d'une parodie de la Genèse, qui se déroule dans sa chambre, Adán se remémore ses amis et ses compagnons d'aventures littéraires : l'astrologue Schultze et son voisin Samuel Tesler (deux personnages qui représentent dans la fiction le peintre Xul Solar et le poète Jacobo Fijman). Finalement, il ouvre les yeux et dit :

— Bonjour, la Terre !

Les voix et les bruits de la rue nous envahissent : des enfants qui crient "But !", des insultes et des rires. La voix de Doña Francisca qui est en train de se chamailler avec Ali, le primeur, qui tire son chariot rempli de fruits et de légumes. En même temps, les odeurs de l'automne et de feuilles mortes montent jusqu'à la fenêtre.

Il se trouvait au numéro 303 de la rue Monte Egmont, ville de Buenos Aires, Argentine, Hispano-Amérique, hémisphère sud, globe terrestre, système solaire, Macrocosme, soumise qu'elle était à l'incessant mouvement, à la vertigineuse danse hélicoïdale qui résultait du triple mouvement de la terre, de sa rotation sur elle-même, de sa translation autour du soleil et de sa fuite avec le système planétaire tout entier, à une vitesse de mille cent soixante-dix kilomètres à la minute.

Ces pensées cosmiques contrastent avec la réalité quotidienne qui ramène notre personnage à son présent : sous le lit gisent le pot de chambre et les pantoufles effilochées, sur la table se trouvent des livres et des notes de cours, ainsi que les copies de ses élèves....

Dans la même pension de famille vit son ami, l'excentrique Samuel Tesler. Adán frappe à sa porte et Samuel le reçoit dans une étrange robe de chambre zodiacale.

Le kimono de soie jaune œuf présentait deux faces : l'une ventrale, ou diurne, l'autre dorsale, ou nocturne. Côté ventre, à la droite du spectateur, des dragons néocriollos dressant leurs silhouettes rampantes se mordaient féroce­ment la queue ; à gauche, un champ de blé en fleur dont les fragiles tiges semblaient ondoyer sous le souffle des dragons. (...) Ailleurs, sur la face ventrale, le préambule de notre Constitution écrit en caractères onciaux du VIe siècle ; les douze signes du Zodiaque représentés par la faune et la flore de notre pays ; une table de multiplication et une table de soustraction ; les quatre-vingt-dix-huit positions amoureuses du Kamasutra et une petite annonce du Docteur X, spécialiste en maux de Vénus.

Adán et Samuel Tesler discutent, réfléchissent, philosophent et refont le monde... À midi, ils se disent au revoir. Adán descend rapidement les escaliers, sort dans la rue et inspire profondément.

Notre personnage, que l'on imagine comme un alter ego de Leopoldo Marechal, entend les cris des enfants qui sont en train de provoquer Chacharola, une vieille voisine sicilienne grincheuse et rustique, qui se promène dans la rue Hidalgo. L'auteur d'Adán Buenosayres connaissait bien la vraie Chacharola et il avait une profonde affection pour elle, qui vivait juste au coin de sa maison, sur la rue Olaya.

À travers ce personnage, Leopoldo Marechal synthétise le caractère des nombreux immigrants italiens qui sont arrivés en Argentine à partir de la fin du XIXe siècle. On estime qu'entre 1876 et 1930, deux millions et demi d'Italiens sont arrivés au Río de la Plata. Le pays offrait des terres, une éducation et un accueil généreux à des millions de personnes qui quittaient le vieux monde avec l'idée de "faire l'Amérique".

Après avoir échangé quelques mots avec notre héros, la Chacharola part par la rue Monte Egmont, aujourd'hui Tres Arroyos, en direction de la rue Olaya.

Pendant ce temps, nous nous dirigeons vers la rue Hidalgo, pour nous rapprocher de notre prochain arrêt.

En marchant comme nous, Adam croise Polifemo, un vieux mendiant aveugle qui erre dans le quartier. On le repère

très vite, avec son manteau couleur de mousse, sa barbe torrentielle, ses yeux de prophète et ce bras menaçant qu'il savait diriger exactement vers le Christ à la Main brisée, qui se trouve sur la façade de l'église de San Bernardo.

Grand acteur que Polifemo ! Tra, la, la ! L'affaire allait comme sur des roulettes et personne ne soupçonnait à Villa Crespo que sous cette vareuse couleur mousse se cachait le propriétaire de trois maisons de location et d'une autre sous contrat notarié, toutes gagnées à la tranquille sueur de son art.

SECONDE STATION - LE BOULEVARD DE LA MORT

Warnes et Tres Arroyos

En suivant Adán, nous nous trouvons maintenant à l'angle de Tres Arroyos et Warnes. Cette diagonale, où s'entassaient aujourd'hui des garages mécaniques et des magasins de pièces détachées, était à l'époque "le boulevard de la Mort" : c'est-à-dire la rue qui reliait le quartier de Villa Crespo au cimetière de Chacarita. C'est là qu'au cours de sa promenade épique, qu'Adán croise un cortège funèbre.

Le cortège avançait en un ondolement de sombres panaches, en un retentissement de solennels sabots ferrés. Six chevaux noirs, luisants de sueur jusqu'au bas-ventre, bavant d'écume et incurvant leurs cols orgueilleux, tiraient le corbillard, guidés par les brides blanches de deux rigides auriges qui regardaient vers l'ouest. Hourra ! Derrière venait le corbillard transportant les fleurs, palmes, couronnes et rubans violets. Puis les coupés des proches et leurs fanaux endeuillés puis, en ligne, vingt autres aux vernis éclatants. Hourra ! hourra ! Vive le mort !

Au passage du cortège, les préoccupations métaphysiques d'Adán ressurgissent : la vie et la mort, l'âme et le corps. En regardant autour de lui, il voit les hommes s'incliner devant le corbillard et il hésite : doit-il oui ou non enlever son chapeau, en signe de respect ?

— Tous se découvrent. Pourquoi ? Une haine instinctive de la mort, certes, mais une haine révérencielle. (...) Un corps sans âme, un outil sans artisan, un navire sans pilote. Au diable la matière sans la forme. Je ne me découvre pas.

Mais quelque chose clochait dans son raisonnement orgueilleux, et Adán l'a reconnu immédiatement.

Pourtant, une âme immortelle a habité ce corps qui déjà se dissout : une âme dans ce corps usé de sa terrible liberté et lui a fait adopter mille postures dignes ou abominables, sages ou folles, ridicules ou sublimes. (...)
J'enlève mon chapeau !

Adán s'est finalement découvert, et à ce moment-là, il entrevoit ce qui se produira à minuit, quand les anges et les démons se battront pour son âme, devant l'église de San Bernardo, devant la figure immobile du Christ à la Main brisée. D'un regard métaphysique, Adán se voit comme un poisson pris à l'hameçon d'un pêcheur.

Le poisson à l'hameçon, moi : un poisson qui a mordu à l'hameçon invisible et se tortille à minuit.

Et il pense :

La cane du pêcheur se trouve sans doute dans cette main brisée.

L'image du Christ pêcheur apparaît déjà dans un poème de Marechal qui date de 1940. Il fait partie des "Sonetos a Sophia", qui lui ont valu le Prix National de Poésie. Écoutons-le de sa propre voix, dans un enregistrement de 1967 :

*Perdido manantial, llanto sonoro
Dilapidado ayer en la ribera
De la tribulación, quién me dijera
¡Que pesarías en balanza de oro!*

*Rumbo de hiel que todavía lloro,
Crucero sin honor y sin bandera,
¡Quién me diría que a la primavera
Del cielo caminaba tu decoro!*

*Y cuando recelosa y desvelada,
Puesta en su mismo llanto la mirada,
Mi soledad entre dos noches iba,*

*¡Quién le dijera, para su consuelo,
Que abajo estaba el pez en el anzuelo
Y el admirable Pescador arriba!*

Sans se laisser distraire, Adán tourne son regard vers “La Nuova Stella de Posilipo”, un petit bar voisin où se retrouvaient quelques cochers funéraires pour jouer aux cartes et boire quelques verres. Le nom de l'établissement est emprunté par Marechal à un restaurant du centre de Buenos Aires où se retrouvaient les membres du groupe littéraire Martín Fierro.

Adán jette enfin un dernier regard sur les cochers. Il est sur le point de croiser Warnes :

*Mais il savait bien que, sitôt franchie la rue Warnes, il pénétrerait
un univers de créatures fébriles : dans ce secteur-là de la rue
s'étaient en apparence donné rendez-vous tous les gens de la terre,
mélant leurs idiomes en un accord barbare, se combattant de la
mine et des poings, dressant au soleil les élémentaire tréteaux de
leurs tragédies et saynètes, transformant tout en sons, nostalgies,
joies, haines amours.*

Traversons Warnes avec Adán, mais faisons auparavant un petit détour par la rue Serrano, pour avoir un aperçu de ce qu'était l'époque du saynète et des conventillos.

TROISIÈME STATION - BUENOS AIRES, VILLE MULTICULTURELLE

Serrano 156

Allons maintenant au N° 156 de la rue Serrano. Nous y retrouvons une trace du Buenos Aires d'autrefois : c'est le Conventillo de la Paloma, construit à la fin du XIXe siècle. Ce bâtiment, qui comptait à l'origine 112 chambres et seulement deux salles de bain communes, est devenu célèbre grâce à un saynète d'Alberto Vacarezza. Le surpeuplement de ce logement et d'autres du même type provoquait souvent des bagarres, comme le reflète Marechal dans Adán Buenosayres.

Avançons un peu jusqu'à Murillo, où se dresse aujourd'hui un groupe de buildings.

Par le passé, sur ce bloc délimité par les rues Gurruchaga, Murillo, Serrano et Padilla, se trouvait la tannerie La Federal. Dans le roman, elle s'appelle "Curtiembre la Universal". Des criollos et des immigrants de toutes origines y ont trouvé du travail. Nous pouvons en voir un dernier vestige, une brique qui appartenait à sa cheminée, située à l'angle des rues Padilla et Serrano. Elle est conservée à la bibliothèque Alberdi, l'un de nos prochains arrêts.

Adán sent les effluves de la tannerie, typiques du quartier, et la décrit comme "une odeur de graisses pourries et de peaux rances".

*Son nez saisit les premiers effluves de la tannerie "La Universal"
qui se trouve à un jet de pierres, avec ses murs empestés et ses
grandes fenêtres aveugles, visqueuse et luisante sous la pluie,
comme un champignon vénéneux.*

En gardant cela à l'esprit, continuons notre chemin le long de Murillo jusqu'à Gurruchaga et retournons sur les pas d'Adán.

QUATRIÈME STATION - LA FOURMI D'OR ET LES FEMMES D'ADÁN

Gurruchaga, entre Murillo et Padilla

Dans les environs de Gurruchaga, entre Murillo et Padilla, Adán Buenosayres franchit le seuil du magasin "La Hormiga de Oro" (la Fourmi d'Or) pour acheter des cigarettes. Au début, ce magasin était situé au 410 de Gurruchaga, près du Café Izmir. Son propriétaire lui a donné ce nom après l'avoir vu à Marseille, lors d'une escale au cours de son long voyage en bateau vers l'Argentine.

Ruth, la vendeuse de "La Fourmi d'Or", est comparée à la

magicienne Circé qu'a retenu Ulysse pendant son long voyage de retour vers Ithaque.

Écoutons comment Leopoldo Marechal le raconte:

Adán Buenosayres franchit le seuil de « La Hormiga de Oro » et plongea dans une lueur de grotte qui voilait les mille et un articles de la boutique. Paquets de cigarettes, marionnettes à vingt centimes, savons à raser, romans policiers et bocaux de bonbons semblaient y vivre dans une intime fraternité. Et, malgré un fort relent de poisson frit, qui avilissant la pauvre boutique, lui donnait des allures de gargote.

Et Ruth ?

Adán se posait cette question quand, attirée comme l'araignée par le bourdonnement de la mouche, Ruth apparut entre les rideaux verts qui séparaient le commerce de l'arrière-boutique.

— Vous ! s'exclama-t-elle, surprise, ravie.

— Bonjour, Ruth ! salua Adán, enjoué. Comment va la « La Hormiga de Oro » ?

— Mal ! se plaignit Ruth. Les amis nous oublient.

D'une main nerveuse, elle remit de l'ordre dans sa chevelure ébouriffée : sa tête était un nid de hiboux ! De l'autre, curative, elle se massa les yeux : ses larmes y avaient-elles laissé des traces ?

— Oublier « La Hormiga de Oro » ? réfuta Adán en lui adressant un œil flatteur. Vous vous calomniez, Ruth !

— Voilà huit jours tout juste que vous n'êtes pas venu, bouda-t-elle.

« La plus belle créature qu'ait conçue une femme après avoir couché avec un homme ! », opina Adán, conventionnellement.

Puis, Adán s'éloigne de Ruth, cette femme qui le tente charnellement. Son âme est fidèle à Solveig, la femme éthérée et lointaine qu'il admire et à laquelle il dédie son carnet à la couverture bleue. C'est à elle qu'il donne son cœur et ses vers.

Que dire de Solveig Amundsen ? Tout et rien. Solveig Amundsen était la matière première de toute construction idéale, ou la boue dont sont pétris les songes ; elle était encore indescriptible, telle une eau qui n'a point encore pris forme ni ne s'est parée d'aucune couleur.

Comme Dulcinée pour Don Quichotte, comme Béatrice pour Dante, Solveig est la femme idéale pour Adán Buenosayres. Elle est peinte comme une rose blanche. Elle représente un idéal qu'il se résiste à toucher :

Elle aussi était une rose blanche, une rose de velours mouillé, et sa voix, intime parente de l'eau peut-être, résonnait, humide, si limpide. Seuls dans la pépinière des fleurs, l'exiguïté qui pour la première fois les rapprochait avait été la fortune d'Adán et son inévitable perte : auprès de Solveig, il avait senti tout à coup naître en lui une affliction qui ne l'abandonnerait plus, comme si l'instant qui les rapprochait le plus ouvrait entre eux une irrémédiable distance, à la manière de deux astres qui, atteignant l'ultime degré de leur proximité, touchent déjà celui qui les sépare.

Pour le personnage de Solveig Amundsen, Leopoldo Marechal s'est inspiré de l'écrivaine argentine Norah Lange, le grand amour du poète Oliverio Girondo.

Norah était la sixième fille d'une famille d'origine norvégienne. Elle était rousse et avait les yeux clairs. Elle a inspiré plusieurs amours de jeunesse aux écrivains de son temps et était elle-même une excellente conteuse et poétesse. Cousine éloignée de Jorge Luis Borges et fidèle compagne des folies de Girondo, elle a immortalisé dans ses "Cuadernos de infancia" (Carnets d'enfance) la maison de la rue Tronador où se réunissaient Leopoldo Marechal, Horacio Quiroga, Alfonsina Storni et Jorge Luis Borges, entre autres. Marechal transforme Norah en Solveig, en lui donnant le nom d'un personnage du drame

“Peer Gynt” d’Henrik Ibsen, avec le nom de famille de l’explorateur norvégien Roald Amundsen.

Laissons derrière nous la “Fourmi d’Or” et l’image de cette fille idéale. Adán rencontre maintenant trois autres femmes, très caractéristiques, qu’il identifie par la couleur de leurs vêtements :

*Cellenbleu, Cellenblanc, Cellenvert. Trois corps jeunes et pleins,
alanguis dans le vestibule, sur les carreaux frais, oh, grace !*

Depuis le seuil, toutes les trois regardent, écoutent et murmurent. Elles sont les oreilles et les yeux du quartier.

Adán préfère ignorer leurs ragots et leurs critiques sur son chapeau. Dans la maison suivante, il rencontre un autre personnage de Villa Crespo :

Vêtue et fardée comme à l’habitude, la Fleur du Quartier se tenait sur le seuil de sa porte, immobile, les yeux tournés vers la rue, sans autre vie extérieure que ses yeux fébriles. Ainsi la trouvait-il à toute heure et en toute saison, observant le même point, éternellement, fiancée aux aguets peut-être, terrible image de l’attente ; ainsi la voyaient les hommes de la rue, sans élucider son énigme, sans en remarquer peut-être l’existence dans ses yeux écarquillés de femme, sans se demander quel amour absent ou voyageur inconnu viendrait de ce côté de la rue que la Fleur du Quartier scrutait avec si douloureuse insistance.

Plus tard, lors de sa promenade nocturne dans ces mêmes rues, Adán rencontrera à nouveau la Flor del Barrio (la Fleur du Quartier). Cette fois-ci, la femme sera devenue une sorte de masque en carton inquiétant, qui “reste entre ses doigts”.

Apparaît derrière le véritable visage de la Fleur du Quartier : les yeux concaves, le nez rongé, la bouche édentée de la Mort.

CINQUIEME STATION

Rivalités portègues (Gurruchaga et Padilla)

Continuons à marcher le long de la rue Gurruchaga, en direction de l'Avenue Corrientes. Nous imaginons la tannerie sur notre gauche. Comme Adán, nous retenons notre souffle et nous accélérons le pas pour parcourir les 40 mètres de la zone pestilentielle jusqu'à la rue Padilla. Notre personnage est maintenant accompagné par le vieux Pipo, avec sa gueule de bois sabbatique, au cours de "son heure d'exaltation et de libération".

Nous voici à l'endroit où il rencontre une vieille femme qui mange du pain, assise sur un banc, tout en tricotant des écharpes, des chaussons et des bonnets... Adam l'appelle Cloto, car elle lui rappelle la mythologique Faucheuse. Et en la voyant, il se demande si la vieille femme ne fait pas tourner le destin de la rue et celui de ses hommes.

Au long de ces pâtés de maisons qui le mènent vers Corrientes, Adán passe devant le Café Izmir, qui se trouvait autrefois au 434 de la rue Gurruchaga. Assis autour d'une table, il y trouve trois hommes qui parlent en partageant de l'anis et du tabac. Il y a là un chrétien, un musulman et un juif, une synthèse du melting-pot qu'était Villa Crespo dans ces temps-là.

Quelques mètres plus loin, Adán entre dans la boutique du coiffeur-barbier de l'Andalou Don Jaime.

C'était une salle ordinaire aux murs gras, au plafond souillé de chiures de mouches : deux fauteuils face à un grand miroir terni, quatre chaises de Vienne et une petite table avec de vieux numéros de El Hogar, El Gráfico et Mundo Argentino, constituaient le maigre ameublement de Don Jaime, sans compter les deux chromos qui, accrochés au mur de gauche, exaltaient la mort douloureuse de Carmen et le joyeux toast de Cavalleria Rusticana. (...) Tandis que Don Jaime secouait un tablier douteux, Adán Buenosayres s'appliquait devant le miroir une généreuse flopée de gomina. C'est alors que les premières clameurs de la guerre parvinrent au salon de coiffure. (...) La rue Gurruchaga, entre Camargo et Triunvirato bouillait déjà d'une multitude braillarde,

surgie encore et encore des portes, fenêtres et soupiraux. Le foyer de la guerre se situait à peu près chez le marchand des quatre-saisons "La Buena Fortuna".

Leopoldo Marechal situe l'épicerie sur Gurruchaga entre Camargo et Corrientes. Avec son humour satirique, il relate une bagarre de rue qui prend les dimensions de la Guerre de Troie.

Sous les yeux d'Adán Buenosayres, le combat commence :

Doña Filomena était dressée de toute sa majestueuse stature, les joues rouges comme la crête d'un coq, ne lâchant point les bretelles de Yuyito qui, gigotant, tentait d'échapper à cette maternelle sévérité. Elle pointait un œil féroce sur un dur ennemi. Devant elle, pâle comme l'ange de la mort, Doña Gertrudis, bravant ces yeux fulgurants, serrait contre son ventre la tête de Juancho. Interposé entre les deux championnes, le Rital Luigi, patron de "La Buena Fortuna", regardait le carreau brisé de sa vitrine.

La source de ce tumulte avait été le football. Debout en première ligne des badauds, Adán Buenosayres étudie les pugilistes.

Se trouvaient là les Ibères aux sourcils fournis qui, ayant déserté les travaux de Cérès, conduisent aujourd'hui des tramways qui font orchestre, et ceux qui burent un jour les eaux du torrentueux Minho, hommes experts dans l'art d'argumenter ; et ceux de la terre basque, qui dissimulent sous de bleus bérets la dureté naturelle de leurs crânes ; et les Andalous matadors qui abondent en guitares et en querelles ; et les Ligures manufacturiers voués au vin et à la chanson ; et les Napolitains érudits en fruits de Pomone, ou ceux qui savent empoigner des balais de maçon ; et les Turcs à noire moustache, marchands de savons, eaux de senteur et peignes

destinés à un cruel usage ; et les juifs qui n'aiment point Bellone, drapés dans leurs couvertures multicolores ; et les Grecs habiles en stratagèmes de Mercure ; et les Syro-Libanais, qui n'éludent point les disputes de Théologie ; et les Nippons tinctoriaux. Se trouvaient, enfin, tous ceux venus des quatre lointains horizons, pour que s'accomplît le destin de la terre Qui-d'un-pur-métal-tire-son-nom.

Un par un, ils entrent tous dans la bagarre. Jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par le sergent Pérez, qui arrive du 21^e commissariat, situé à quelques rues de la rixe. Les combats s'arrêtent comme par magie.

Toujours en suivant les traces d'Adán, nous marchons maintenant le long de Gurruchaga vers Triunvirato, l'actuelle Avenue Corrientes, la "rue qui ne dort jamais", toujours éveillée avec ses trésors de livres, d'histoire, de musique et d'art.

SIXIÈME STATION

Corrientes, musique et billards (Corrientes 5436)

Fuyant le combat, Adán arrive alors sur Triunvirato, qui est de nos jours la grande Avenue Corrientes. Comme lui, nous tournons à droite pour nous arrêter devant le Café San Bernardo. Si nous changeons de trottoir, nous pouvons mieux voir les anciennes frises décoratives et la façade des étages supérieurs du bâtiment.

La "rue qui ne dort jamais" a été, au fil des décennies, le théâtre de la culture de Buenos Aires la plus authentique : elle concentre les théâtres, les cinémas, les restaurants, les librairies et, bien sûr, le tango ! Au premier étage du bar historique, il y avait autrefois une salle de bal (une milonga) fréquentée par Leopoldo Marechal lui-même.

Le poète Francisco Luis Bernárdez raconte : "Il était renommé dans notre groupe comme danseur de tango, tout autant que l'était Raúl González Tuñón qui avait récolté une célébrité dont nous avons la preuve, semaine après semaine, à la quinta de Norah Lange. Mais son temple à lui, c'était Villa Crespo. Logiquement, le Club San Bernardo, où notre grand ami a longtemps émerveillé le public avec ses *cortes*, ses *sentadas* et d'autres figures de la danse de Buenos Aires".

Le légendaire orchestre de tango d'Osvaldo Pugliese y a officié à une certaine époque. Le compositeur est né à Villa Crespo en

1905, dans une famille de musiciens. Il avait incorporé dans son orchestre la première femme bandonéoniste du pays : Francisca Cruz Bernardo, “La Flor de Villa Crespo”.

Au cours de sa longue carrière, Pugliese a composé plus de 150 chansons et en a enregistré des centaines d'autres, comme celle qui résonne dans les pages d'Adán Buenosayres : Cascabelito.

*“Cascabel, cascabelito,
ríe, ríe, y no llores”...*

Marechal continue :

*Ton histoire seyait à des paroles de tango, arpégée en mille
fioritures de bandonéon, et avait des profils de légende dans la
voix sombre des malevos.*

Sur les airs d'Osvaldo Pugliese, et avec au loin, peut-être, la silhouette d'Adán dansant un tango, nous quittons à présent ce café et marchons le long de Corrientes, dans le sens de la circulation, pour découvrir une nouvelle facette de notre personnage : celle de l'Adán Maître d'école.

SEPTIÈME STATION - ADÁN MAÎTRE D'ÉCOLE

Corrientes 5332, École Primaire Tomasa de la Quintana de Escalada

Adán Buenosayres, comme son créateur, est instituteur. Dans le roman, l'auteur et le protagoniste se confondent souvent. Adán porte le nom de “Buenosayres”, qui était en fait le surnom donné à Marechal quand il était enfant alors qu'il quitta la ville pour aller vivre à la campagne, à Maipú.

Et ce fut un enseignant de Maipú, dans la province de Buenos Aires, qui se chargera de déceler la vocation littéraire précoce du petit Adán :

Don Aquiles, sentencieux, avait affirmé : « Adán Buenosayres sera poète » et les garçons ébahis avaient regardé Adán qui pâlisait, mis à nu dans son essence, révélé dans l'exact contour de ses insomnies par ce magister de Maipú qui, croyant aussi dans

l'immuable régularité du cosmos, contrôlait chaque matin, montre en main, le lever du soleil, prêt à le punir s'il n'obéissait pas à l'heure de l'almanach.

C'est dans la réalité Francisco Chapo, enseignant de cinquième année à l'école Mariano Acosta, qui a deviné les capacités du jeune Marechal et a décidé qu'il serait poète.

L'Argentine des premières décennies du XXe siècle s'est appuyée sur l'éducation comme moyen de progrès et de promotion sociale.

L'instruction laïque, publique et gratuite a permis à des millions d'enfants d'accéder à l'école dans un pays qui se trouvait alors parmi les plus puissants du monde. L'école Tomasa de la Quintana de Escalada, située au 5332 de la rue Corrientes depuis 1910, fait partie d'un vaste réseau. Dans ce quartier, il y a un jardin d'enfants -situé à trois pâtés de maisons, au N° 752 de la rue Aguirre- qui porte le nom de Leopoldo Marechal.

Dans les pages du roman qui suivent la promenade dans Villa Crespo, Adán Buenosayres incarne ainsi l'un des nombreux enseignants anonymes qui, depuis les salles de classe de tout le pays, contribuent à façonner une identité nationale. Une identité qui est née de l'amalgame entre les autochtones et un flux migratoire massif.

La salle est à l'étage, c'est une salle de couleur olive, dont la baie, à pan coupé, donne sur l'intersection de deux étroites rues de faubourg. Tournés vers la lumière de la fenêtre, les pupitres unanimes sont alignés. À droite se dresse une armoire. Face aux pupitres, le bureau, sans autre ornement qu'un globe terrestre à la superficie crevassée (un symbole ?). Deux tableaux déploient leur noirceur sur les murs, au fond et à gauche (...).

Tandis que les élèves écrivent en silence, Adán s'appuie sur l'embrasure de la fenêtre puis, se penchant, laisse vagabonder ses yeux. L'air pesant se résout maintenant en une bruine très fine qui, tel un voile, ensevelit le faubourg et en lime les contours rugueux.

Adam quitte l'école, ses rêveries se poursuivent ; et il pense à sa vie et à celle de nombreux d'enfants qui espèrent avoir un meilleur avenir que celui de leurs parents. Il marche et il se dit que :

Si en venant ici mes aïeux ont coupé le fil de leurs traditions et détruit leur échelle de valeurs, il m'appartient de renouer ce fil et de me reconstruire selon les valeurs de ma race. C'est ce que je fais. Et il me semble que lorsque chacun en fera autant, le pays trouvera une forme spirituelle.

Adán, local et universel à la fois, ressent qu'il est "un Argentin en attente".

Quittons l'école et reprenons notre marche, cette fois dans le sens inverse de la circulation. Nous traversons Corrientes et descendons par la rue Acevedo jusqu'au numéro 666, où se trouve la bibliothèque Alberdi, notre prochaine station.

HUITIÈME STATION - UN ARGENTIN EN ATTENTE

Acevedo 666, Bibliothèque Alberdi

En suivant les pas d'Adán, nous arrivons à la bibliothèque populaire Juan Bautista Alberdi, où Leopoldo Marechal a travaillé entre 1919 et 1923 alors qu'il étudiait pour devenir enseignant.

En 1919, son père était décédé et, en plus de l'enseignement, qui était sa passion, il a commencé à travailler pour aider financièrement sa famille.

La bibliothèque Alberdi, notre avant-dernière étape, se souvient de lui. Des exemplaires de presque tous ses livres publiés sont exhibés dans une vitrine, ainsi que sa lettre de démission lorsqu'il quitta son poste.

Par ces coïncidences du destin, nous sommes à présent exactement au N° 666 d'Acevedo.

Ce numéro a une résonance obscure. Comme s'il nous invitait à nous souvenir du voyage d'Adam dans la sombre cité de Cacodelphia, une sorte d'enfer dantesque. Cette partie du roman commence deux jours après le périple d'Adam par les rues de Villa Crespo et nous emmène dans le quartier de Saavedra au nord de Buenos Aires. Dans son voyage vers Cacodelphia, une ville invisible située dans les entrailles de la capitale argentine, Adán est

accompagné par l'astrologue Schultze (qui a les traits de l'artiste argentin Xul Solar).

Adam Buenosayres rejoint ainsi d'autres héros de papier qui ont fait l'expérience de descendre aux enfers pour renaître, d'Ulysse à Énée, et surtout Dante Alighieri.

À quoi ressemble cette infernale Buenos Aires ? L'astrologue, qui est à la fois le compagnon de voyage et le guide d'Adán, l'explique - tout comme Virgile l'a fait pour Dante :

*- Cacodelphie, m'annonça-t-il, est une voie hélicoïdale descendante :
neuf pas d'hélice ou spires la composent, et dans chacun d'eux se
dresse un quartier infernal ou Cacoquartier. Là où s'achève une
spire commence l'autre, sans autre inconvénient qu'un accès difficile
dont le touriste curieux doit affronter puis vaincre les dangers.*

Depuis les portes de la bibliothèque, nous pouvons entendre les cloches de l'église de San Bernardo ; cette église où le Christ à la Main brisée, pêcheur d'âmes, tient toujours un roseau invisible.

À minuit, en plein milieu du roman et après sa promenade épique dans Villa Crespo, Adán Buenosayres est retourné vers cette église.

Nous allons nous y diriger également, en avançant sur Acevedo, en direction de Corrientes. Nous traversons l'avenue et continuons par Acevedo jusqu'à Murillo, où nous tournons à droite et marchons le long d'un pâté de maison jusqu'au coin de la rue Gurruchaga.

Sur notre gauche, nous voyons le clocher : nous sommes maintenant arrivés devant notre dernier arrêt, devant l'église de San Bernardo.

NEUVIÈME STATION - LE CHRIST À LA MAIN BRISÉE

Gurruchaga, entre Muñecas et Murillo

Il pleut, il fait froid et c'est la nuit.

Tandis qu'il s'approche de l'église de San Bernardo, Adán se concentre sur le paysage nocturne qui l'entoure.

L'allure fantomatique de la rue Gurruchaga, tunnel ouvert dans la pulpe même de la nuit, allongé entre deux rangées d'arbres paradisi frissonnants qui, des anneaux de métal à leurs pieds, feignent deux files de galériens en marche vers l'hiver. Phosphorescente comme l'œil d'un chat, l'horloge de San Bernardo guette du haut de la tour : il ne reste plus dans l'air une seule vibration du dernier coup de cloche et le silence s'écoule d'en haut, sang de cloches défuntes.

Nous sommes, avec Adán Buenosayres, devant cet édifice qui fait partie du paysage habituel du quartier. L'église paroissiale de San Bernardo Abad (Saint-Bernard Abbé) a été inaugurée en 1896. L'intérieur conserve un retable en bois de différentes couleurs. Mais l'édifice est surtout célèbre pour le "Cristo de la Mano Rota" (le Christ à la Main Brisée) qui domine sa façade. En 1996, cette statue, déjà endommagée à l'époque de Marechal, a été remplacée par une autre image du Sacré-Cœur, qui a ses mains intactes. Ce détail est anodin pour qui passe distraitement, ignorant peut-être qu'ici, Adán Buenosayres a vécu une lutte intérieure. Une où des êtres invisibles se sont querellés pour son âme.

L'église de San Bernardo dresse son unique tour dans la nuit : la grille est fermée, désert le parvis, sans plus de vie que ses palmiers échevelés au vent. Adán Buenosayres s'est arrêté, le souffle court et le cœur battant.

Au cœur de la nuit sans limites, dans la rue floue, Adam ressent la certitude d'une grande divination. Il ne se rend pas compte qu'à ses alentours, mille yeux l'épient et qu'une bataille s'intensifie autour de lui, car le moment définitif approche. Agité et le cœur battant, agrippé à la grille de San Bernardo, notre héros regarde autour de lui et écoute :

Personne et rien ; les voix se sont tues, les images évanouies. Alors, l'épais nuage de ses terreurs, angoisses et remords éclatent en un sanglot qui l'agite et l'étouffe, comme la nausée de la tannerie. Puis, sans abandonner la grille, il lève les yeux vers le Christ à la Main Brisée ; il reste ainsi, le regardant et pleurant avec douceur.

Peu après, il se décide à bouger :

Adán traverse la rue Warnes et prend Monte Egmont : à la crise de son âme succède maintenant un grand silence intérieur, né du mutisme de sa mémoire, de son entendement, de sa volonté.

Enfin, Adam retourne chez lui. Il a terminé la boucle de son voyage. Dans sa pension, une présence mystérieuse veille sur lui :

Une grande quiétude règne dans la chambre. Le silence serait absolu, n'étaient le murmure de la pluie et le grincement de la couche sous Adán Buenosayres, qui s'agite en rêve. De farouches présences reculent : elles fuient, vaincues, comme à contrecœur, vers les quatre angles de la pièce. Debout, près du chevet, Quelqu'un a baissé les armes ; et, appuyé dessus, il veille éternellement.

Après cette nuit de révélation devant San Bernardo, la chronologie imprécise du roman ne nous renseigne pas sur son sort. Mais dès les premières lignes de l'Indispensable Prologue, dans lequel Marechal raconte la genèse de son roman, nous, lecteurs, savons qu'Adán Buenosayres est mort. Il est mort un jour d'octobre de l'année mille neuf cent vingt et quelques, quelques mois seulement après son éveil métaphysique, après ses errances au long de la rue Monte Egmont et sa descente à Cacodelphia. Voici comment Marechal décrit son enterrement :

Par une matinée d'octobre 192., à midi presque, nous étions six hommes à entrer dans le Cementerio del Oeste, tenant à bout de

bras un cercueil de modeste facture (quatre planches fragiles), si léger qu'il ne nous semblait point contenir la chair vaincue d'un homme mort, mais la subtile matière d'un poème achevé".

"Le printemps riait sur les tombes, chantait dans la gorge des oiseaux, brulait dans les bourgeons végétaux, proclamait entre croix et épitaphes sa joyeuse incrédulité face à la mort. Et il n'y avait point de sanglots dans nos yeux ni de chagrin dans nos cœurs ; dans ce cercueil simple (quatre planches fragiles) il ne nous semblait point porter la chair pesante d'un homme mort, mais la matière légère d'un poème achevé. Nous arrivâmes à la fosse juste creusée : peu à peu, le cercueil descendit jusqu'au fond. Sur la bière résonna d'abord la terre amie, puis les brutales pelletées des fossoyeurs. Agenouillé sur le sol gras, Samuel Tesler pria un instant avec fière impudeur, tandis que ces hommes calaient à la tête de la tombe une croix en métal où, en son cœur noir de tôle, on lisait

ADÁN BUENOSAYRES

R.I.P.

Puis, nous regagnâmes tous la Cité de la Jument Pie.

Un siècle s'est écoulé depuis le voyage spirituel d'Adán Buenosayres, mais son essence reste intacte.

Lors de sa publication, le roman a reçu des critiques mitigées : offusqués, plusieurs de ses compagnons d'aventure littéraire le désavouent après s'être vus caractérisés dans l'histoire et lui tournent le dos. Mais il y a eu également des voix élogieuses, comme celle du jeune Julio Cortázar, qui a salué la publication comme "un événement extraordinaire dans la littérature argentine". Cortázar a reconnu "l'angoisse qui marque Adán Buenosayres" comme "une projection de l'autre chagrin qui vient des origines et regarde les destins". Adán, rappelle Cortázar, "a toujours été le déraciné de la perfection, de l'unité, de ce qu'ils appellent le ciel".

Et c'est avec ses mots que nous prenons congé de ce petit voyage littéraire à travers Villa Crespo : merci de nous avoir accompagnés !

Nous continuerons notre chemin sans oublier que l'ombre éternelle d'Adán suit peut-être la trace de nos pas, et continue à être le guide invisible de notre promenade à Buenos Aires.



MECENAZGO
Participación Cultural
BA Buenos Aires Ciudad



Hoja por Hoja

Sur les pas d'Adán BuenosAires

Un projet de Graciela Cutuli, avec les participations de Teresa Téramo, Florencia Agrasar et Pierre Dumas.

Musique : Román Dumas.

Voix : Livio González.

Maquette : Axel Dumas.

Un enregistrement réalisé avec l'accord de la Fondation Leopoldo Marechal et la participation de María de los Ángeles Marechal, grâce au programme de Mécénat de la Ville de Buenos Aires, et l'apport de Banco Santander.

